

« On Words », la parole de l'artiste au féminin pluriel

SIK-ISEA s'engage pour les voix féminines de l'art contemporain en Suisse, un entretien bilingue à la fois. Les trois premiers volumes de cette série sont consacrés à Isabelle Cornaro, Silvie Defraoui et Latifa Echakhch.

Sarah Burkhalter



fig. 1-3

Nommer une série éditoriale est un excellent exercice de déconstruction de préjugés. Dès lors que nous axons l'attention sur la production artistique féminine, faut-il encore aujourd'hui en préciser le genre avec le titre « Her Words » ? Si nous ajustons notre écoute sur les propos d'artistes femmes, les incluons-nous vraiment dans un récit global s'ils sont étiquetés « Off Words » ? Comment endiguer la notion, systémique, que l'art porté par les femmes reste un champ « outsider », hors du radar historiquement androcentré de la critique et de la curation ? Une réponse est de choisir le principe de l'entretien, pour que l'artiste prenne sa place et évite de *parler à sa place*. Les mots qu'elle élit, leur phrasé autant que leur portée, sont alors l'interrupteur inégalé pour allumer la lumière à tous les étages de l'histoire de l'art. « On Words. »

En mars 2023, les trois premiers volumes de la nouvelle collection de SIK-ISEA ont ouvert un espace de parole sur la pratique artistique contemporaine avec Isabelle Cornaro, Silvie Defraoui et Latifa Echakhch. Chacune a accepté de rencontrer les historiennes de l'art Julie Enckell et Federica Martini, conceptrices et codirectrices de la série avec Sarah Burkhalter (SIK-ISEA), pour s'entretenir sur ses débuts, son évolution et sa perception de la création actuelle. Parfois à plusieurs mois ou années d'intervalle, mais toujours sans trame prédéfinie, les échanges ont été traduits vers l'anglais de sorte à toucher une audience internationale qui aspire à mieux connaître la scène actuelle suisse, l'une des ambitions de la série qui se veut simultanément accessible à un large public.

Bilingues, les ouvrages sont conçus de sorte que le devant ou le dos du livre, selon la langue, soit lu comme sa couverture et marque le début de la lecture – une réversibilité proposée par le bureau de graphisme Bonbon (Valeria Bonin et Diego Bontognali) qui se joint à une typographie distincte pour les couvertures de chaque opuscule (fig. 1-3). Un cahier d'images central donne à voir une douzaine d'œuvres en couleur et un essai introductif étale les repères principaux du parcours abordé. Le suivi de traduction et de production, ainsi que la distribution sont assurés par la maison d'édition Scheidegger & Spiess (Chris Reding), une alliance qui entend se pérenniser à raison d'un à trois volumes annuels.

Qui a le dernier mot ?

Écrire une histoire du travail artistique au féminin exige de questionner nos méthodes et nos moyens. Comment déjouer les rapports de force qui gouvernent encore le discours critique en art ? Qui a le dernier mot : l'artiste ou l'historien-ne ? En prenant appui sur les réflexions



fig. 4
Isabelle Cornaro, *Day for Night*, 2019, 16 mm, transféré sur support numérique, 16 : 9, caméra : Guillaume Gibout, étalonnage : Alexandre Westphal, © Isabelle Cornaro, 2023, ProLitteris, Zurich



fig. 5
Isabelle Cornaro, *Paysages X*, 2016, contreplaqué de bouleau baltique peint, laiton, velours, divers objets trouvés, 609,6 × 541 × 266,7 cm, © Isabelle Cornaro, 2023, ProLitteris, Zurich

de la critique d'art et écrivaine italienne Carla Lonzi (1931-1982), la tradition du dialogue portée par les artistes féministes américaines, ainsi que l'émergence du podcast comme espace privilégié de l'expression de la parole des femmes, le choix s'est porté sur la forme dialogique de l'entretien. Longtemps considéré comme une forme légère de « conversation de salon », celui-ci offre la possibilité d'un dialogue horizontal et libre. Ce choix méthodologique coïncide avec le souhait de co-construire une réflexion sur le travail et l'engagement artistiques, ses fondements et ses singularités.

La conversation orale exige une écoute optimale. Cette disposition sous-tend la collection « On Words » : suite à chaque entretien, une transcription complète de l'enregistrement audio est réalisée. Elle est éditée à plusieurs mains dans le respect de la parole de l'artiste, en concertation de celle-ci, tout en assurant un passage harmonieux de la langue parlée à l'écrit.

Déjouer le biais éditorial en Suisse

En tant qu'institut de recherche et de formation en histoire de l'art, actif sur le plan national, SIK-ISEA a pour responsabilité d'adopter une perspective paritaire sur les artistes qu'il étudie. Avec la collection « On Words », il s'engage à pallier la sous-représentation des femmes dans les secteurs éditorial et scientifique suisses. Menée entre octobre 2019 et mars 2021, une étude préliminaire sur la représentativité des femmes dans le secteur culturel en Suisse a été réalisée par le Centre d'études sur le genre à l'Université de Bâle et Social Insight Sàrl, à la demande de la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia et du Swiss Center for Social Research. Publiée en juin 2021, elle a révélé une « urgente nécessité d'action » pour remédier à la moindre visibilité des femmes artistes dans ce secteur – le rapport annuel 2021 de SIK-ISEA y faisait référence.

L'une des conclusions de l'étude pointe le domaine des arts visuels où les femmes artistes sont moins représentées que les hommes, où l'on montre moins leurs œuvres et où elles obtiennent moins de prix. Dans les expositions d'art, par exemple, les femmes constituent au maximum un tiers des artistes exposé·e·s (31% dans des expositions de groupe, 26% dans les expositions solo). Par conséquent, leurs chances de faire l'objet d'un catalogue d'exposition, de recevoir un prix ou une subvention sont plus faibles.

Or l'Institut, qui édite SIKART Dictionnaire sur l'art en Suisse (sikart.ch), articule ses critères d'attribution de notices biographiques sur la présence de l'artiste dans les publications, notamment. Si seules les expositions solos

donnent lieu à des monographies, et que seul un quart de ces expositions porte sur des plasticiennes, un biais éditorial s'installe dans l'appréciation de la carrière féminine en art. La collection « On Words » se veut par conséquent un instrument direct de « représentation appropriée » des artistes femmes en Suisse, selon la formule du Message culture 2021-2024 de la Confédération (article 1.4.2.1, « Des chances égales pour femmes et hommes dans le secteur culturel »). Entendant par « femme » la désignation d'une identité, d'un rôle ou d'une expression de genre, « On Words » répond à une actualité dont l'urgence n'est plus à prouver en matière de considération des femmes dans l'art et l'histoire de l'art.

Trilogie inaugurale en 2023 et suites

Isabelle Cornaro (*1974), plasticienne née à Paris où elle vit en alternance avec Genève, s'est formée aussi bien à l'histoire de l'art qu'à la pratique artistique. De la Centrafrique où elle a passé une partie de son enfance, elle retient un souvenir puissant « de la physicalité de choses, de la sensualité de la nature ». Cette perception trouve un écho à l'adolescence dans le cinéma d'auteur-trice, comme celui de Robert Bresson où, pour Cornaro, « la nature y est indifférente aux passions humaines et l'espace est perçu de manière morcelée, à travers des arrêts et des moments de fixation successifs ». La fixité et la mobilité de l'image deviendront, avec la tension entre matérialité et objectivité, les ressorts d'une démarche qui embrasse installations théâtrales et courts-métrages pour traiter de notre rapport émotionnel, quasi fétichiste aux objets (fig. 4-5).

« Mon rapport au matériau est conflictuel », déclare Cornaro dans l'entretien avec Julie Enckell (« On Words », volume 1), « j'y apporte beaucoup d'attention mais sans avoir beaucoup de patience pour ça. Idéalement, j'aimerais ne pas avoir à faire avec ». Comment, dès lors, faire des objets d'art ? « Une partie du travail porte sur ça, la fascination et le dégoût de la matière », reconnaît l'artiste. Le film agit alors comme une façon de résoudre la question du rapport au matériau. « Les films sont des images flottantes, juste des représentations et des signes. »

Comprendre l'image comme éphémère par essence, toujours en mouvement et traversée d'une multitude de références présentes, passées et futures, telle est la vision que Silvie Defraoui (*1935, Saint-Gall) travaille depuis plus de cinquante ans. Pionnière de l'art vidéo en Suisse et à l'origine de la pédagogie artistique des médias mixtes avec Chérif Defraoui (1932-1994) à l'École des Beaux-Arts de Genève, elle recourt en particulier à la photographie (fig. 6), la projection (fig. 7), l'installation et la



fig. 6
Silvie Defraoui, *Faits et gestes, barrage des trois Gorges*, 2014, photographie en couleur, impression jet d'encre, 280 × 148 cm,
© Silvie Defraoui



fig. 7

Silvie & Chérif Defraoui, *Cartographie des contrées à venir*, 1979, projection vidéo couleur verticale, table, nappe blanche, chaise, boule de cristal, Confédération helvétique, Office fédéral de la culture, prise : Museu Nacional de Soares dos Reis / Centro de Arte Contemporânea, Porto, 1979, © Silvie Defraoui



fig. 8

Latifa Echakhch, Vue de l'exposition *The Sun and the Set*, BPS22, Charleroi, 2020, toiles de théâtre apprêtées, peinture, tubes acier et sangles, © Latifa Echakhch

céramique pour communiquer sa perception d'une temporalité qui a toujours cours, insécable. À propos des Archives du Futur, qui réunit son travail réalisé en commun avec Chérif Defraoui depuis 1975, elle affirme à Julie Enckell et Federica Martini (« On Words », volume 2) : « signer à deux [était] devenu une évidence. C'était très inhabituel à l'époque, c'est devenu une banalité aujourd'hui. (...) Un travail ne se fait jamais seul, mais en conversation avec le monde. (...) Les projets, les essais sont souvent faits individuellement, mais finalement les deux assument le résultat. Je connais bien des artistes qui signaient seul leur travail quoique d'autres, souvent les épouses, y avaient activement participé. Mais comme il ne peut pas y avoir de génie à deux têtes, cela mettait les croyances en question et en plus, ce n'était pas bon pour le marché de l'art. Heureusement, cela est très différent aujourd'hui. »

Le temps et en particulier l'immédiat après-coup occupent Latifa Echakhch (*1974, El-Khnansa, Maroc) depuis plus de dix ans, notamment dans des installations où le-la spectateur-trice arrive sur les lieux d'un événement dont la nature exacte lui échappe. Les objets et les indices ainsi orchestrés par l'artiste en appellent alors à la participation imaginaire du public, amené à reconstituer ce qui a été (fig. 8). Son travail pour le pavillon suisse de la Biennale de Venise en 2022, *The Concert* (fig. 9), s'est avéré un tournant aussi bien pour les entretiens, tenus entre 2021 et 2022, que pour sa pratique personnelle.

« Je veux être artiste au-delà du fait de simplement produire des objets », affirme Echakhch dans son échange (« On Words », volume 3) – de fait, elle se donne pour nouvelle amplitude le médium sonore : « Avant je devais gérer le visuel, maintenant je dois gérer le sonore en



fig. 9

Latifa Echakhch, *The Concert*, 59^e Biennale de Venise, Pavillon suisse, 2022, bois, copeaux de bois, charbon, agrafes, vis, gravier, © Latifa Echakhch

même temps. Parfois, je suis envahie par les images, par les couleurs, les lumières, tout ce que je vois, les matérialités, j'ai vraiment tout qui m'arrive sur la figure (...). J'ai aussi la dimension émotionnelle là-dedans (...). Maintenant en plus de cela, j'ai le rapport au sonore. J'ai toutes les nappes de son qui arrivent de plusieurs endroits. S'il y a de la musique, je ne peux pas travailler, sculpter, réfléchir, cela me prend tout mon espace. Je suis souvent dans le silence. Maintenant, je peux fermer les yeux et j'entends tout l'espace. » La bascule vers l'espace aural s'est donc opéré, et l'entretien de devenir une sorte d'archive du futur de l'artiste.

À la suite de cette trilogie inaugurale, parue en mars 2023 avec les soutiens de la Fondation Françoise Champoud, le Canton du Valais et la République et canton de Genève, deux volumes sont actuellement en préparation (parution

prévue : été et automne 2024). Recueillant les propos de Pauline Julier (volume 4) et de Renée Levi (volume 5), ils apporteront d'autres éclairages sur l'histoire de l'art en Suisse et, grâce aux traductions anglaises, s'en feront les porte-paroles au-delà des frontières.